

VOYAGE LOINTAIN AUX ROYAUMES DE CAMBODGE ET LAOUWEN

PAR LES NÉERLANDAIS

ET CE QUI S'Y EST PASSÉ JUSQU'EN 1644

Tel est le titre de la petite brochure flamande (éditée par Pierre Castéleyn, Harlem, 1669), dans laquelle est raconté le voyage fait, en 1641, dans l'intérieur du Laos, par Gérard Van Wusthof, sous-marchand de la Compagnie des Indes hollandaises. Ce voyage, dont le but était exclusivement commercial, a été le premier et le plus important de tous ceux qui furent accomplis au xvii^e siècle dans l'intérieur de l'Indo-Chine. Malheureusement, l'absence complète de renseignements et de déterminations géographiques, la langue même dans laquelle ce voyage a été raconté, n'ont pas tardé à le faire tomber dans un profond oubli. La carte du Laos, publiée d'après les notes de Mouhot, ne plaçait même pas la ville de Vien Chan, terme du voyage de Wusthof, sur les bords du Mekong, quoique les Hollandais n'eussent jamais quitté le fleuve pendant le cours de leur pérégrination. On ne connaissait guère la relation originale de leur voyage que par les extraits qui en avaient été faits par Dubois, dans sa *Vie des gouverneurs généraux des Indes néerlandaises*; et le Laos du xvii^e siècle était surtout connu par les récits un peu postérieurs du Jésuite Jean-Marie Leria, récits que l'on trouve dans Marini et dans Martini.

La ville de Vien Chan a été complètement détruite par les Siamois en 1828, et le Laos tout entier réduit sous la domination de Siam. La commission française, présidée par M. le commandant de Lagrée, a visité, dans le cours

du voyage d'exploration effectué en Indo-Chine en 1866-67-68, les ruines de cette ancienne métropole du Laos. Il m'a paru intéressant de rétablir dans son entier une relation qui devait me fournir des indications importantes sur l'histoire, l'étendue et la puissance du royaume disparu et sur la distribution politique de l'Indo-Chine, plus de deux siècles avant l'époque actuelle. Grâce à l'obligeant concours de M. Muller, j'ai pu me procurer, à Amsterdam, la publication originale que je n'avais pu trouver à Paris; et M. P. Vœlkel a bien voulu en faire pour moi la traduction littérale.

Outre le voyage au Laos, la brochure flamande contient de nombreux détails sur le séjour des Hollandais au Cambodge et sur leurs différents avec les indigènes et les Portugais. Je ne donne ici que la partie de la traduction qui a trait au voyage lui-même. Il est dit, dans ce qui précède, qu'au mois de mars, 1641, des négociants du pays Louwen se rendirent à Batavia, sur l'un des navires de la Compagnie hollandaise, et suggérèrent au général Van Diémen, gouverneur des Indes néerlandaises, la pensée d'envoyer une ambassade avec une lettre et des présents au roi de Louwen, afin que l'on pût se rendre compte des ressources commerciales de cette contrée inconnue. Wusthof fut désigné comme le chef de cette ambassade, et dut avoir pour seconds Willem de Goyer et Huybert Boudewinsz van Lochorst. Un barbier et deux domestiques hollandais, et le Malais Intsie Lannangh Patanees, complétèrent le personnel de la mission. Wusthof emportait une cargaison de draps et de cotonnades de différentes valeurs, et une cassette d'émeraudes montées en bagues, le tout représentant une valeur de 6601 florins.

J'ai revu cette traduction avec soin en essayant de conserver au récit sa physionomie naïve, et je l'ai annotée de façon à la rendre facilement intelligible au lecteur le moins familier avec l'histoire et la géographie de l'Indo-

Chine. La carte qui est jointe à ce numéro du *Bulletin*, reconstruit pour la première fois l'itinéraire de Wusthof, et permettra de le suivre dans sa navigation au milieu des rapides du Mekong. FRANCIS GARNIER.

VOYAGE INCONNU DES NÉERLANDAIS
DU ROYAUME DU CAMBODGE AU PAYS DE LOUWEN
 ANNOTÉ PAR FRANCIS GARNIER.

I

VOYAGE D'ALLER.

C'est le 20 juillet 1644 que le sous-marchand, deux assistants, le tolck Intsie Lannangh et un domestique hollandais partirent pour le pays de Louwen (1) avec une petite pacotille, afin d'essayer de nouer quelques relations commerciales avec cette contrée. L'expédition se composait de douze barques. Il fallait tantôt aller à la rame, tantôt se haler le long des berges de ce fleuve, qui, parfois, est très-large, mais parfois aussi est semé de cataractes et d'écueils au pied desquels il est nécessaire de décharger les barques.

A cette époque de l'année, ce fleuve, que l'on nomme ordinairement le fleuve Louwen (2), était plein de récifs,

(1) Ailleurs écrit *Laouwen*. L'*ou* en flamand se prononce *ao*. Je conserve l'orthographe hollandaise de tous les noms propres, en choisissant, parmi les nombreuses variantes que l'on trouve dans l'original, celle qui est la moins fautive.

(2) Meikong ou Mekong est le nom siamois et celui sous lequel les Portugais désignèrent d'abord le Cambodge. Le nom laotien est Nam Khong (eau de Khong); le nom cambodgien Tonly Thom, et le nom annamite Song Lœn, ne sont pas, à proprement parler, des noms propres; ils signifient simplement le grand fleuve. Quant au nom de fleuve Louwen, ou fleuve du Laos, je ne l'ai encore trouvé que dans la relation de Wusthof.

et présentait un étrange aspect. Il coule au travers du Pegu (3), pour aller se jeter à la mer dans le royaume du Cambodge, après un parcours d'environ 300 milles. Les marchands du Pegu viennent constamment en bateau au pays de Louwen, pour y trafiquer, avec des rubis et des pierres précieuses.

Le 29 juillet, nous atteignîmes le bourg de Loim (4), d'où le fleuve prend son nom. Il y a là, sur les deux rives, plus de trois cents maisons. Au delà est le village de Gockelock (5) : on y trouve les ruines de l'habitation du roi, qui, il y a neuf ans, fut vaincu par son oncle, le vieux roi actuel, fait prisonnier, et étouffé entre deux oreillers (6).

(3) On retrouve ici la croyance, universelle au xvi^e et au xvii^e siècle, que le Cambodge traversait le Pégou et y avait une embouchure. Le père Leria l'affirme d'une manière positive. Du temps de Christoval de Jaque, c'est-à-dire trois quarts de siècle auparavant, on croyait que les fleuves du Cambodge, du Pégou et d'Aracan étaient autant de bras du Gange. A son tour, la géographie moderne a cru longtemps à l'existence de communications fluviales entre les différents cours d'eau de l'Indo-Chine, et Vincendon-Dumoulin faisait du Menam et du Cambodge un fleuve unique dont il plaçait le point de bifurcation vers le 18^e degré.

(4) Il s'agit ici de la partie du fleuve qui comprend le groupe d'îles de Ca Sautin et les villages de Knong, Maha Siet, Bat Top, etc. C'est aujourd'hui encore l'un des endroits les mieux cultivés et les plus peuplés du Cambodge. Quant à l'étymologie donnée au nom du fleuve (Loim-Louwen), elle ne repose évidemment sur rien de sérieux. Consultez, pour cette partie du voyage de Wusthof, la grande carte du Cambodge publiée par l'hydrographie française (*Manen, Vidalin, Héraud, 1867*).

(5) Aujourd'hui Compong Cham. C'est à très-peu de distance dans l'intérieur que se trouvent les ruines importantes de Pnom Bachey, dont le dessin et la description ont été données dans le *Tour du monde*. Elles attestent le long séjour qu'ont fait les rois du Cambodge en ce point.

(6) Ce serait dépasser la limite imposée à ces notes que de raconter les événements auxquels il est fait allusion. Je préfère renvoyer le lecteur à l'*Essai historique sur le Cambodge* que contiendra la publication du voyage d'exploration en Indo-Chine, qui est aujourd'hui en préparation à la maison Hachette.

Nous faisons par jour 4, 5, et même 6 milles. Le 1^{er} août, nous nous arrêtâmes vis-à-vis les hautes montagnes de Schanton (7), situées à l'ouest du fleuve. Le côté cochinchinois du fleuve (8) était assez peuplé, la campagne bien cultivée en coton et en arbres à fruits appelés manguiers. Nous ne tardâmes pas à passer aussi devant la haute montagne de Phan Cangy (9). Dans la nuit du 3, nous couchâmes auprès d'une grande pagode cambodgienne. Nous nous trouvâmes près de l'embouchure d'une rivière qui arrose la province du Cambodge, qui fournit le poivre (10), et que, pour ce motif, le roi va visiter tous les ans. Le 5, nous passâmes devant la négrierie de Simpouw, non loin d'un petit bourg d'où viennent toutes les nattes du Cambodge, et nous atteignîmes Sombock et Sombabœr (11).

Sombock est un assez grand bourg, habité par des Cambodgiens, et surtout par des Chinois, qui font le trafic des peaux de cerfs, de la cire et de la gomme gutte. Ils vont acheter ces articles dans l'intérieur du pays, parce que les habitants n'apportent jamais leurs produits au

(7) Ce sont des collines boisées qui bordent la rive droite, et qui portent aujourd'hui en cambodgien le nom de Pnom Hanchey. En sortant d'un pays aussi plat que le delta du Cambodge, le moindre accident de terrain paraît une montagne.

(8) La rive orientale ou rive gauche.

(9) Autre groupe de collines à partir desquelles le fleuve cesse momentanément de se diriger vers le nord et fait un coude considérable à l'ouest.

(10) Ce sont la rivière de Tchelang et la province de Tbbaung Khmum situées sur la rive gauche du fleuve.

(11) Samboc et Sambor. Ces villages donnent leur nom à la province Cambodgienne qui, maintenant encore, sert de frontière au Cambodge sur la rive gauche du fleuve. Le premier de ces deux villages, fort déchu de l'importance commerciale qu'il avait du temps de Wusthof, avait été, avant le voyage de la Commission française, le terme des reconnaissances effectuées sur le fleuve en navire à vapeur. C'est là en effet que commencent les rapides qui s'étendent jusqu'à mi-distance de l'embouchure de la rivière d'Attopou, et dont il va être question plus loin.

marché. Les Chinois font ainsi, en pirogue ou en char, un long trajet pour aller jusqu'à Namnoy, ou vers l'intérieur, jusqu'à Phonough (12). En char, c'est un voyage de trois mois, aller et retour. Ils échangent dans ces localités du sel, des faïences de Chine, du fer et quelques autres articles de peu de valeur contre des esclaves, de l'or, des cornes de rhinocéros et des dents d'éléphants. Le sel, notamment, est vendu contre un poids égal d'or; mais les Chinois payent chèrement ce bénéfice par les maladies qu'engendre l'insalubrité du climat et des eaux de cette contrée. Le pays de Phonough est en partie tributaire du Cambodge; l'autre partie s'étend du côté du Champa (13), avec qui le Cambodge est en guerre. Les habitants du Champa ressemblent, disent les Chinois, aux indigènes de Tioan (14). On croit que ce sont eux qui ont tué à coups de flèches le premier pilote et trois matelots du vaisseau *le Noortwijck*, qui s'était imprudemment engagé dans une rivière inconnue de ce pays (15).

Sombabœr est gouverné par un Radia Pourson, qui a

(12) Namnoy est, sans aucun doute, la ville actuelle d'Attopeu qui est encore aujourd'hui le centre du commerce des esclaves et de la poudre d'or dans le Laos méridional. Quant à Phonough, c'est probablement le nom défiguré de l'une des nombreuses tribus (Bonong, Cedar, Banar, etc.) qui habitent l'espace compris entre le fleuve et la grande chaîne de Cochinchine. Il est inutile d'ajouter que le sel, quoique très-recherché encore aujourd'hui par toutes ces populations, n'a plus pour elles la valeur que lui attribue Wusthof.

(13) Le royaume de Tsiampa, qui a complètement disparu depuis plus d'un siècle de la carte de l'Indo-Chine, a joué autrefois un rôle important dans l'histoire de la Péninsule. Ses habitants sont aujourd'hui refoulés dans les montagnes de la Cochinchine, et, sous le nom de Chams ou Tsiam, se reconnaissent tributaires des Annamites. Un certain nombre habite le Cambodge.

(14) La capitale de l'île de Formose, Tai-ouan fou.

(15) Probablement la rivière de Bien-hoa ou celle de Saïgon, les seules artères navigables que l'on puisse trouver dans le territoire occupé, au xvii^e siècle, par le royaume de Tsiampa.

sous ses ordres un Tévinia et des Nappra (16). Ce fonctionnaire remplace le roi pour toutes les affaires courantes, comme se trouvant sur les frontières du Cambodge et du pays de Louwen; il est en même temps le chef des prêtres. Toutes les barques qui montent ou qui descendent le fleuve ont à rendre compte à Sombabœr de leur cargaison et de leurs passagers, et doivent faire quelques cadeaux, si elles ont besoin d'aide pour le passage. Nous fîmes hommage au gouverneur d'un certain nombre de petits miroirs, ce qui nous mit en grande faveur auprès de lui. Il nous invita à dîner avec les patrons de nos barques, et nous régala avec du riz, des volailles, de l'arac, etc. A la fin du repas, il nous souhaita gracieusement bon voyage, et nous promit son concours chaque fois que nous reviendrions, et que nous aurions besoin de lui.

A Sombock, la pluie était continuelle, et beaucoup de marchandises s'avarieraient. Là se trouvent des récifs cachés et très-dangereux qui obligent à transporter par terre les cargaisons des barques. Le fleuve y est impraticable.

Le 11, nous fîmes la rencontre d'une pirogue de Louwen chargé de 5000 peaux de cerfs.

Le 17, nous passâmes la nuit à Bœtzong (17), près d'une église en pierre ruinée de vétusté, où les Louwen faisaient brûler des cierges et accomplissaient leurs cérémonies devant deux idoles. Il y a cinquante ans, les rois du Cambodge résidaient en cet endroit; mais ils en furent chassés par les Louwen, et durent abandonner cette église à la solitude de la forêt pour se transporter au lieu où ils résident actuellement.

(16) Noms, en partie empruntés au Malais, de différents grades administratifs au Cambodge.

(17) Au confluent du Cambodge et de la rivière d'Attopeu ou Se Cong. Le *Tour du monde* a donné le dessin de ces ruines intéressantes. Aujourd'hui le nom de Bœtzong a disparu: c'est le village de Stung Treng qui s'élève sur les bords du Se Cong à quelques kilomètres à l'est des ruines.

A ce point, il y a une rivière qui remonte vers l'est, où, à 30 milles (18) dans l'intérieur, se trouve l'endroit appelé Namnoy, qui est habité par les Louwen; il y a aussi quelques Cambodgiens. La population paye, par an, 10 cattis (19) d'or au roi de Louwen.

Les indigènes de ce pays ne trafiquent de leur or qu'avec des amis qu'ils connaissent bien, et ils préfèrent l'enfouir dans leur maison que de le vendre au premier venu. Dans quel but nous déferions-nous de ces richesses, disent-ils, puisque nous n'avons d'autre besoin que d'être vêtus et nourris, et que notre pays nous fournit abondamment de quoi y subvenir? Telle est la réponse qu'ils firent il y a vingt ans environ au roi du Cambodge lui-même, qui se rendit en pirogue avec trois cents soldats japonais (20), chinois, malais et cambodgiens, à 20 milles au-dessus de Namnoy, à l'endroit même où l'on recueille l'or. Mais l'air y est tellement malsain, que cinquante hommes à peine revinrent de cette expédition, ne rapportant que bien peu d'or. Néanmoins, les Louwen affirment que ce métal est fort abondant, et ne reste inexploité que faute d'intérêt de la part des habitants à en trafiquer.

Le 19 août, nous remontâmes la rivière orientale, ce qui était notre chemin pour aller au pays de Louwen, et nous laissâmes à l'ouest la rivière qui va au Pégu (21). Le

(18) Il s'agit ici de milles des Pays-Bas. La distance de l'embouchure du Se Cong à Attopeu, que j'ai identifié avec Namnoy, dépasse cent milles géographiques.

(19) Environ 6 kilogrammes. Le catty est le nom malais de la livre chinoise.

(20) Les Japonais, qui sont les meilleures soldats de l'extrême Orient, remplissaient à cette époque, en Indo-Chine, le rôle que les Suisses ont joué en Europe. Les rois de Siam, du Cambodge, du Tong-King, etc., ont eu longtemps une garde japonaise.

(21) La méprise est ici évidente, et il ne s'agit sans doute que d'un des nombreux bras du fleuve qui, un peu au-dessus de Stung Treng, s'élargit de nouveau, se couvre d'îles et n'offre, jusqu'aux cataractes de Khon, qu'une succession ininterrompue de rapides. Peut-être le narrateur com-

22, nous eûmes à lutter contre un fort courant, au milieu d'arbres inondés, où, avec les plus grandes fatigues, et en travaillant nuit et jour, nous ne fîmes que 1 mille et demi en vingt-quatre heures. Le 24 au soir, nous arrivâmes à l'île de Saxenham (22). Le courant était des plus violents. Nous approchions, en effet, de l'ouverture par laquelle le fleuve sort des montagnes et se précipite d'une hauteur égale à celle de la tour de l'Ouest à Amsterdam, au milieu de récifs et d'îlots sans nombre. Il fallut décharger toutes les pirogues et les haler avec beaucoup de peine et de travail au-dessus de ces affreux rochers et de ces cascades.

Le 25 au soir, nous nous arrêtâmes tout près de la haute montagne et de la terre ferme de Saxenham. De ce point on découvre un endroit où le fleuve est tellement resserré entre les rochers que tout passage est impossible. Ses eaux y bouillonnent avec le bruit de la mer. Le lendemain, nous ne pûmes faire que 1 mille. Nous passâmes devant quatre ou cinq îles assez considérables, entre lesquelles le fleuve se précipitait avec violence. Puis il fallut encore une fois débarquer toutes nos marchandises et les transporter de l'autre côté du fleuve, en parcourant une distance d'environ 2600 pas. A mi-chemin, se trouve fixée contre un arbre une tablette sur laquelle sont gravés des caractères cambodgiens et louwen : c'est pour indiquer la limite des deux royaumes. Les Louwen n'étant pas prompts à venir nous aider, et la pluie tombant abon-

met-il un anachronisme de souvenir et fait-il allusion à la rivière appelée Touly Repou qui rejoint le Cambodge immédiatement au-dessus des cascades, et qui vient de l'ouest, paraissant ainsi créer la communication à laquelle tout le monde croyait à cette époque.

(22) Probablement l'île de Khon. En face de cette île, sur la rive droite, se trouve le massif montagneux de Phou Khon-he. Les noms actuels des îles et des montagnes de cette partie du fleuve sont Laotiens ; les noms que donne Wusthof sont sans doute les noms cambodgiens plus ou moins défigurés.

damment, nous dûmes construire un hangar pour abriter notre cargaison.

Le 5 septembre, une des pirogues se brisa contre un arbre; on put sauver une partie des marchandises. Nous faisons tous nos efforts pour accélérer notre marche; mais les maîtres Chen-Mon-Con, Chen-Radia-Chotz, Jouw-Corna, Montip et autres (23), nous objectaient que, obligés de changer de pilotes à chaque instant, ils ne pouvaient aller plus vite. De plus, les bateliers voulaient pourvoir à leur nourriture en tuant des cerfs et d'autre gibier; beaucoup d'entre eux s'enivraient. Le 7 septembre, une trentaine d'hommes quittèrent les barques, traversèrent le fleuve dans un petit bateau, et revinrent le soir avec trois grands cerfs, et un petit cochon sauvage, qu'ils avaient tués dans la forêt.

Le 8, nous arrivâmes à une île remplie de cerfs d'une manière extraordinaire. Les assistants et le barbier allèrent à la chasse, et prirent en un clin d'œil, à l'aide du chien de M. de Regemortes (24), deux beaux cerfs. Les Louwen en tuèrent quarante le même jour, et les salèrent, pour servir de provision pendant le reste du voyage (25).

Le 11, nous allâmes encore à terre. Nous tuâmes un rhinocéros que nous ne pûmes traîner, et un grand cerf, que nous rapportâmes; et nous coupâmes dans le bois un très-grand nombre de cannes. Le 18, nous arrivâmes à Bassacq, où se trouvaient neuf pirogues chargées qui descendaient au Cambodge. Bassacq est un village fondé

(23) Sans doute les patrons cambodgiens des pirogues.

(24) Le chef du Comptoir hollandais au Cambodge. Il fut massacré en 1643, avec la plupart de ses compatriotes, par les Cambodgiens, sur l'instigation des Portugais.

(25) Les deux rives du fleuve sont encore aujourd'hui très-giboyeuses dans cette région; mais toutes les îles sont habitées et les cerfs en ont disparu. C'est dans la plus grande de ces îles que se trouve Khong, chef-lieu de la province laotienne qui sert de frontière au Cambodge sur la rive droite du fleuve.

depuis peu d'années, qui, comme point frontière, sert de résidence à un Tévinia (26). Montip informa cet officier de notre arrivée, et lui porta de notre part un cadeau de fruits. Les maîtres lui firent cadeau d'un *chiavonys* (27) rouge et d'un petit miroir en forme de livre. Nous pûmes converser pendant deux heures avec le Tévinia, qui nous assura que notre visite serait fort agréable au roi de Louwen. Il nous questionna beaucoup sur Batavia, et nous fit cadeau d'une chèvre, de plusieurs volailles, et, suivant l'usage, de quelques mets tout préparés.

Le 23, nous atteignîmes Ocmum (28), et nous reçûmes également du Tévinia, en échange d'un petit miroir-livre, des poules et du riz. Le pays était subitement devenu très-montagneux, et le fleuve était rempli d'écueils. Nous eûmes à franchir une cataracte. Le 1^{er} octobre, une de nos pirogues se brisa contre un récif, mais nous pûmes sauver toute la cargaison. Le 3, nous passâmes devant le rocher appelé Wheein, qui traverse tout le fleuve. Dans cet endroit resserré, le courant a une telle violence que les eaux s'élèvent au-dessus des récifs; et ce qui rend le passage encore plus difficile, c'est que la barque doit tourner trois ou quatre fois dans le rapide. Nous rencontrâmes un grand nombre de ces rochers contre lesquels

(26) Bassac est maintenant le chef-lieu d'un petit royaume laotien, tributaire de Siam. On voit que, du temps de Wusthof, le Cambodge s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui sur la rive droite du fleuve.

(27) C'est le vêtement que l'on appelle communément un langouti. Le mot « *chiavonys* » n'est ni laotien, ni cambodgien, et doit appartenir, comme beaucoup d'autres expressions employées dans ce récit, à ce mélange de mots malais, javanais ou chinois plus ou moins altérés par les Européens, dont on se servait à cette époque et dont on se sert encore aujourd'hui dans les îles de la Sonde comme d'une sorte de langue franque.

(28) Aujourd'hui Pak Moun ou « embouchure du Moun ». C'est un village bâti au confluent du Cambodge et du Se Moun, grande rivière qui vient de Korat. Oc Moun a d'ailleurs un sens analogue au précédent : sortie du Moun. »

les pirogues s'engloutissent souvent avec ceux qui les montent. Ceux que l'on appelle Keen et Soua nous donnèrent bien du mal. Après avoir franchi le rocher de Siniang, nous nous arrêtâmes au village de Nawein (29) pour y prendre de nouveaux pilotes. Nous en trouvâmes de fort habiles et qui connaissaient les écueils à la hauteur de l'eau.

Dans cette région, les rives du fleuve sont désertes, mais l'intérieur du pays est fort peuplé.

Le 11 octobre, nous arrivâmes à Samphana, dont le Nappra nous donna des poulets et des fruits. Nous passâmes ensuite devant Beenmouc, Saymoen, Phapanom, résidence du Radia Talempoy; et nous arrivâmes à Lochan (30), où habite un vice-roi, le 18, jour de pleine lune : c'était le jour de l'an des Louwen (31). Les pâtres donnent alors de grandes fêtes, avec toutes sortes de feux d'artifice. Le Radia Pourson nous fit inviter par Montip à venir chez lui le soir contempler leurs cérémonies païennes. Nous donnâmes au grand-prêtre un *chiavonys* rouge, et nous vîmes que tous les faux dieux de ce pays étaient les mêmes que ceux de Siam et du Cambodge; seulement les prêtres paraissent avoir une autorité plus grande, et sont supérieurs même aux juges laïques.

(29) Toute la partie du fleuve comprise entre Pak Moun et le village de Naveng n'est qu'une longue suite de rapides et de difficultés.

(30) Samphana doit être le village actuel de Kemarat. Ban Mouk et Peunom se reconnaissent facilement dans la transcription hollandaise; Lochan est la ville de Lakon, aujourd'hui chef-lieu de province relevant directement de Ban Kok. A Peunom se trouve un sanctuaire bouddhique en grande vénération dans le Laos, où l'on garde précieusement deux images représentant un seigneur et sa dame en costume du xvi^e siècle. D'après le dire des bonzes, ce serait là un cadeau de l'ambassade hollandaise.

(31) C'est là une méprise du narrateur, comme on le verra par la suite du récit. Le calendrier laotien n'est autre, d'ailleurs, que le calendrier chinois, dans lequel le commencement de l'année coïncide avec notre mois de février ou de mars.

Il y a, dans cette ville, vingt-cinq pagodes toutes étincelantes d'or, et ce spectacle ne laissait pas que de récréer nos regards. Les Louwen regardent Lochan comme une grande ville, bien qu'elle ne soit guère plus considérable que Harderwijk (32). Nous nous promenâmes dans les rues au clair de la lune; mais nous ne pouvions circuler que difficilement avec nos gens, à cause des horribles fornications qui se commettaient partout. Cette ville est bien la plus épouvantable place païenne qu'il y ait au monde. On y trouve beaucoup d'or à bon marché.

Le 27 octobre, nous passâmes devant les rochers de Keeng, Sing et Docq (33); le 30, devant Huyloun (34), où se fabriquent les meilleurs vêtements de soie du pays de Louwen. On les exporte à Siam, au Tonquin, à Quinam et au Cambodge. Le 1^{er} novembre, nous arrivâmes à Meunkock (35), ville peuplée de marchands et de bateliers. C'est le point le plus commerçant de toute la contrée, et il s'y croise toutes sortes de produits. Les marchands maures et ceux de Siam s'y rendent pour le trafic des étoffes. Un Maure, entre autres, après deux ans de séjour en ce point, pendant lesquels il avait vendu toute sa pacotille, fut obligé de louer soixante charrettes pour emporter le benjoin, la gomme laque et l'or qu'il avait obtenus en échange.

Dans la nuit du 3 novembre, une petite pirogue vint

(32) Ville des Pays-Bas.

(33) Le nom de *Keeng* qui revient ici pour la seconde fois pour désigner un rocher ou un passage difficile, n'est autre chose que le mot laotien *Keng*, qui signifie rapide en général. Il ne faut donc pas y voir un nom propre. Le passage signalé ici doit être celui que les Laotiens appellent aujourd'hui Keng Hang-Hong.

(34) C'est la ville actuelle de Ponpissay, chef-lieu de province situé à l'embouchure du Huei Luong (*Huei* signifie ruisseau en laotien). Huyloun n'est évidemment que la contraction de ces deux mots.

(35) Muong Couk, qui est encore aujourd'hui un village assez commerçant, et où se trouvent des chantiers de construction pour les barques.

nous porter l'ordre, de la part du roi, de nous tenir à 1 mille et demi de Wincian (36), où réside la cour; et l'oncle de Sa Majesté, le Tévinia Comphan, fit venir devant lui Montip, Jouw Cornua et quelques autres de nos patrons, pour les questionner sur les motifs de notre voyage et sur la nature des présents que nous allions offrir au roi. Il parut satisfait des explications qu'ils lui donnèrent, et il les assura que notre vue serait fort agréable à son neveu. Il est d'usage, dans ce pays, de lire les lettres des potentats étrangers avant que les ambassadeurs les remettent au roi, afin de s'assurer qu'elles sont rédigées dans la forme voulue. La lettre que le général Van Diémen avait écrite au nom de son pays fut trouvée parfaitement tournée, et Sa Majesté daigna en faire un grand éloge. Notre réception en fut d'autant meilleure. Le 5 novembre, un Tévinia vint nous prendre dans trois grandes pirogues montées chacune par quarante rameurs. La lettre du général fut placée dans un grand *doulangh* (37) en or, sous un baldaquin doré et très-élevé, qui se trouvait dans la plus grande de ces barques. Le Tévinia s'assit à l'avant et nous à l'arrière. Les deux autres pirogues nous suivirent; les barques qui nous avaient amenés du Cambodge nous précédaient. Nous arrivâmes ainsi à la chute du jour aux logements qui nous avaient été préparés sur le bord de l'eau. Un Tévinia nous y reçut, nous complimenta de la part de Sa Majesté, et nous demanda quel était l'objet de notre visite. « Votre Grandeur ne doit pas ignorer, répondîmes-
 » nous, ce que Montip a déjà communiqué de notre part
 » au roi et aux grands du royaume. Un des sujets de
 » Sa Majesté est arrivé il y a quelque temps à Batavia

(36) Vien-Chan, ou « ville de la lune ». Elle porte en pali le nom de Chandrapouri qui a la même signification.

(37) Grand plateau rond, ordinairement en bois laqué, qui sert aux offrandes dans les pagodes ou aux repas dans les maisons.

» pour y faire du commerce ; c'était le premier de votre
 » nation que l'on y eût encore vu. Il fut accueilli par
 » notre général avec cette bienveillance qu'il a toujours
 » montrée à l'égard des étrangers. C'est alors que le gé-
 » néral, réfléchissant que, depuis longues années déjà,
 » les Hollandais commerçaient à Siam et au Cambodge
 » avec vos compatriotes, a résolu d'envoyer au roi de
 » Louwen des présents considérables, et de lui écrire
 » pour contracter avec lui une étroite alliance. » Le Tévinia nous dit très-gracieusement qu'il connaissait, en effet, ces détails par Montip, et que le roi avait vu avec une extrême satisfaction que le général, homme à qui certes il ne connaissait pas d'égal, eût bien voulu s'abaisser ainsi (38).

Nous nous séparâmes après une courte conversation. Le lendemain, nous fîmes décharger nos marchandises. Beaucoup de ballots de draps avaient été avariés par l'eau ou déchirés. En voyant tout ce que nous apportions, les conseillers royaux demandèrent que les présents destinés à Sa Majesté fussent augmentés. Cela serait, dirent-ils, fort agréable au roi, et en même temps fort utile à la Compagnie des Indes. Nous ajoutâmes donc à nos cadeaux une lunette avec monture en argent ciselé, trois pièces de drap jaune et vert, qui sont les couleurs réservées aux gens de la cour (39), et quatre pièces de damas. En outre, chacun de nous offrit au roi un présent séparé : le sous-marchand, un rouleau de damas satiné d'or ; les deux assistants, de Goyer et Huybert Boudewijnsz et le chirurgien, une pièce de damas chacun.

Le 8, le Tévinia Tahom vint examiner tous ces présents ; il nous annonça que, pour être agréable au géné-

(38) C'est-à-dire faire auprès du roi la première démarche.

(39) Le jaune est aussi la couleur de la robe des prêtres dans tout le Laos et en général dans tous les pays bouddhiques, à l'exception de la Chine où le jaune est la couleur impériale.

ral, le roi avait envoyé un exprès dans l'intérieur du pays acheter du musc et du benjoin, mais que cela demanderait au moins quarante jours. En même temps, ce haut fonctionnaire nous fit remettre douze paniers de riz et une quantité de *bijangs* (40) équivalant à 10 *maes* (41). Cet accueil nous donna quelque importance, surtout aux yeux des marchands maures et siamois qui vendent au roi de Louwen quarante mille vêtements en moyenne par an. Nous offrîmes au Tévinia Lanckan deux *bétilles* (42), un petit miroir-livre et un chiavonys rouge. Il vint nous avertir le soir que nous aurions le lendemain une audience du roi dans un lieu situé à un quart d'heure de la ville; il nous informa du cérémonial que l'on exigeait de nous : il s'agissait de saluer le roi avec deux cierges allumés à la main, et en s'inclinant trois fois vers la terre. Nous nous y engageâmes. Le Tévinia nous demanda ensuite quelles étaient les places et les forces qui étaient sous l'autorité de la Compagnie des Indes-Orientales. Nous lui répondîmes qu'elle avait environ vingt villes sous sa domination. Cela parut étonner beaucoup Son Honneur, qui nous fit la politesse de nous envoyer le soir des poulets et des fruits.

Le 16 au matin, six éléphants vinrent prendre la lettre de M. le général, qui fut placée sur l'un d'eux, dans un doulangh d'or. Chacun de nous monta sur un des cinq autres. Nous passâmes ainsi devant la cour entre deux haies de soldats, et nous arrivâmes à la porte de la ville du côté de la campagne. Nous vîmes alors que la ville

(40) Coquilles longtemps en usage à Siam et dans l'Indo-Chine, comme menue monnaie. Elles ne sont plus employées aujourd'hui qu'à Luang-Prabang. Il en fallait autrefois plus de 6000 pour faire un tical, qui vaut un peu plus de trois francs. Aujourd'hui leur taux varie de 2200 à 2600 pour un tical.

(41) Environ huit francs. Le *maes* ou *mayon* est le quart du tical ou la dixième partie du tael chinois.

(42) J'ignore le sens précis de ce mot. *Batil* en malais veut dire bol, coupe.

était entourée d'un mur rouge en pierres de la moitié de la hauteur d'un homme plus haut que nous sur nos éléphants. Au pied du mur était un fossé rempli d'herbes et d'eau croupie ; il pouvait avoir la portée d'un pistolet en largeur. Le lieu de rendez-vous où nous devions trouver le roi pour lui remettre la lettre était à un quart de mille de la ville (43). Nous mêmes là pied à terre, et nous allâmes attendre l'arrivée du roi dans des tentes préparées à cet effet. Tout autour de nous se trouvaient campés les soldats, les éléphants, les chevaux des grands du royaume ; il y avait une telle animation et un si grand bruit, que nous pouvions nous croire au milieu du camp du prince d'Orange. Après une heure d'attente environ, le roi arriva sur un éléphant. Nous quittâmes nos tentes et nous allâmes nous mettre à genoux sur son passage pour lui faire notre révérence. Le roi est un jeune homme de vingt-trois ans. Il est très-poli et entouré d'adroits conseillers qu'on appelle Tévinias, et dont l'un a la direction de la police, un autre celle du culte ; les autres se partagent les affaires commerciales, militaires, etc.

Devant le roi marchaient trois cents soldats armés de lances et de fusils ; puis venaient des éléphants montés par des hommes armés, puis des musiciens suivis de deux cents soldats ; enfin, seize éléphants qui portaient les femmes du roi fermaient le cortège. Après que ce défilé fut terminé, nous rentrâmes nous asseoir dans nos tentes. Presque aussitôt, le roi nous envoya une collation servie sur huit grands doulanghs.

(43) Les souvenirs du narrateur le trompent : la distance est de deux kilomètres environ ; peut-être n'est-ce là qu'une faute d'impression du texte où les incorrections abondent. L'enceinte de la ville, la porte par laquelle est sorti Wusthof, l'avenue qui de là se dirige vers la pyramide dorée dont il va être question plus loin, tout cela existe encore aujourd'hui. Cette pyramide, appelée par les Laotiens Tat Luong, n'est plus dorée, et la plupart des pagodes qui l'entourent sont en ruines ; mais ce lieu est toujours l'objet de la vénération des indigènes.

A quatre heures environ de l'après-midi, nous fûmes appelés devant le roi. Nous traversâmes une grande esplanade, au centre de laquelle s'élevait une haute pyramide entourée d'un mur de pierre dans lequel étaient pratiquées de nombreuses meurtrières (44). Cette pyramide était entièrement revêtue de plaques d'or; il y avait là, disait-on, 1000 livres d'or pesant. Tous les Louwen qui viennent en cet endroit n'y passent qu'avec des cierges allumés à la main, afin de rendre hommage à la sainteté du lieu.

Après être restés quelque temps assis dans l'intérieur de l'enceinte de la pyramide, on nous fit franchir une autre porte qui donnait sur la partie de l'esplanade où se trouvait le roi. Nous marchions précédés de nos présents. Arrivés à seize pas de Sa Majesté, nous prîmes chacun deux cierges, et nous nous mîmes à genoux sur des nattes, les mains jointes et les pieds nus, comme si c'eût été à la procession d'Anvers (45). Nous nous inclinâmes trois fois, comme le Tévinia Lanckan nous avait dit que c'était l'usage. Sa Majesté, entourée de toute sa cour, se tenait dans un grand temple où ne se trouvait qu'une

(44) L'appareil militaire déployé devant les Hollandais les a frappés plus que de raison, et leur a fait prendre pour des meurtrières des ouvertures formant un dessin régulier, et destinées à agrémenter la construction du mur d'enceinte de Tat-Luong.

(45) On sait que la procession de la Fête-Dieu, à Anvers, est célèbre par la pompe que l'on y déploie. — Quel est aujourd'hui l'ambassadeur d'une puissance européenne qui consentirait à subir un tel cérémonial? L'appât du gain et la fausse idée qu'on se faisait de la puissance de tous les souverains asiatiques semblaient alors justifier ces étranges dérogations qui ont beaucoup contribué à tromper les gouvernements de l'extrême Orient sur les forces et la puissance réelles de l'Europe. Il n'y a pas longtemps d'ailleurs que la civilisation moderne a répudié, comme indignes d'elle, ces formalités avilissantes. A la fin du dernier siècle, l'Angleterre, dans la personne de lord Macartney, se prosternait encore devant l'empereur de la Chine, et, en 1828, Crawford entrait pieds nus dans la salle d'audience du roi de Siam.

grande idole. On lui lut alors la lettre de Sa Noblesse le général Van Diémen, puis nous nous prosternâmes de nouveau comme auparavant; après quoi, des domestiques vinrent prendre nos cierges, et nous nous avançâmes de trois ou quatre pas pour nous agenouiller de nouveau et rester par terre. Le roi nous ordonna alors de nous approcher, et de venir nous asseoir sur des nattes sous la galerie du temple. Nous lui rendîmes encore hommage comme auparavant, et nous vîmes nous placer à sept ou huit pas de lui. Il nous fit demander alors par un Tévinia si le général allait bien, et il nous fit exprimer combien il était heureux de ce que Sa Noblesse nous eût envoyés auprès de lui, malgré la distance. Sa Majesté avait l'intention de nous faire accompagner par un ambassadeur chargé de continuer auprès du général des rapports qu'elle désirait vivement rendre fréquents et réguliers. Dans tous les cas, les Hollandais, marchands ou autres, seraient toujours les bienvenus auprès d'elle. Nous remerciâmes vivement le roi des sentiments qu'il nous témoignait, sentiments dont l'expression serait on ne peut plus agréable au général, et nous l'assurâmes que, de son côté, celui-ci n'avait rien tant à cœur que d'affermir ce commencement d'alliance et d'amitié. Après que le Tévinia eut transmis cette réponse au roi, celui-ci nous congédia en nous priant de saluer cordialement de sa part le général à notre retour à Batavia, et de lui souhaiter une vie longue et heureuse. Nous exprimâmes le même vœu à Sa Majesté, en y ajoutant qu'il pût gouverner son royaume en paix à la gloire de son nom et à la confusion de ses ennemis.

Peu de temps après, et pendant que nous étions encore assis devant le roi, on fit hommage au sous-marchand d'un bassin en or pesant un *hoy* (46), d'un vêtement de

(46) Le cinquième d'un catty; environ 120 grammes.

Louwen teint en différentes couleurs, et d'un *batié* rouge (vêtement de dessus). Chacun des deux assistants reçut un vêtement, un *batié* et un bassin en or d'un demi-hoy; le chirurgien, un vêtement en soie rouge et un *batié*; le tolck Intsie Lannangh eut deux bétilles rouges. Tous ces cadeaux donnèrent beaucoup d'importance dans le pays aux Hollandais. Le dernier ambassadeur de Siam n'avait reçu que des cadeaux en argent, et on ne lui avait envoyé, pour se rendre à l'audience, que trois éléphants au lieu de six.

Après la remise des présents, le roi nous fit dire qu'il avait fait préparer quelques spectacles, et nous demanda si nous préférions y assister ou nous en retourner chez nous. Nous répondîmes que, puisque Sa Majesté avait daigné faire cela en notre honneur, nous éprouverions du plaisir à regarder ces jeux. Aussitôt des lutteurs entrèrent en scène, et se mirent à se frapper à la figure avec tant d'animation qu'une sueur rouge ne tarda pas à s'ensuivre. D'autres se jetèrent du haut de bambous très-élevés, les bras et les mains liés, et allaient lutter aussitôt avec d'autres lutteurs. Puis vinrent des jeux chinois par des gens déguisés en tigres et autres animaux. A la fin de la représentation, chaque lutteur reçut un vêtement. La nuit était venue sur ces entrefaites. On recouvrit de nattes le sol de l'esplanade, et l'on alluma des flambeaux. Quatre des dernières femmes du roi, vêtues d'un costume bizarre, exécutèrent un pas de danse qui dura environ une heure; elles reçurent chacune deux beaux *batiés* blancs. Après elles, une femme seule vint danser pendant une demi-heure, en tenant dans chaque main une queue de paon. La représentation fut close par un feu d'artifice.

Nous fîmes alors notre révérence, et nous nous retirâmes sous nos tentes, accompagnés du Tévinia Tahom. Nous y passâmes la nuit; le roi et la cour restèrent également hors de la ville. Le Tévinia nous dit que depuis bien

longtemps Sa Majesté n'avait fait autant d'honneur à une ambassade, et que jamais elle n'avait ordonné à personne, à une troisième reprise, d'approcher d'elle et de venir s'asseoir sous la galerie. L'envoyé de Siam, qui était reparti, il y a deux mois, ne s'était rapproché que deux fois, et était resté assis au dehors, sur la terre nue; on l'avait congédié en deux fois moins de paroles.

A onze heures et demie, le lendemain, un Tévinia vint de la part de Sa Majesté pour arrêter avec nous le moment de notre départ. Le roi n'ayant à ce moment aucun cadeau de prêt qui pût être digne d'être offert au général, demandait quelque temps pour faire partir un ambassadeur. Nous objectâmes que nous ne pouvions rester plus de vingt jours, terme au delà duquel nos mariniers nous prévenaient que les eaux seraient trop basses pour effectuer notre retour (47).

Le 17, au matin, nous fûmes reconduits chez nous sur quatre éléphants. Dans l'après-midi, l'oncle du roi manda le tolck Intsie Lannangh pour apprendre de lui l'usage de la lunette, et pour savoir si l'on ne pourrait rendre plus droit le sabre qui avait été donné à Sa Majesté. En tirant avec l'un des pistolets, on en avait fait éclater le canon. Le tolck Intsie Lannangh répondit qu'on ne pourrait redresser le sabre sans l'abîmer, mais que les gens de Quinam pourraient refaire un autre canon. La lunette d'approche fit grand plaisir au roi : « J'ai entrepris, dit-il à ce sujet, la construction d'une nouvelle tour qui est aujourd'hui presque achevée; et vous êtes venus fort à propos me faire hommage d'un instrument à l'aide duquel on peut voir de si loin; je considère cette coïncidence comme de très-bon augure. »

(47) La navigation sur le fleuve est possible en tout temps, pour de simples barques, entre Vien Chan et le Cambodge. Il ne s'agit ici que du surcroît de difficultés ou de dangers qu'offrent certains rapides à la fin de la saison sèche.

Le 20 novembre, nous fûmes invités par le roi à assister à un feu d'artifice sur l'eau. Le Tévinia Tahom vint nous prendre pour aller avec la cour. Nous prîmes place dans une galerie sur les bords du fleuve, et l'on nous servit huit plateaux de mets divers. Au bout d'une heure, le roi parut, porté sur une chaise d'or; quand il fut à cinquante pas de nous, nous lui tirâmes notre révérence. Sa Majesté alla s'asseoir à une sorte de balcon donnant sur l'eau (48). Au milieu du fleuve, on avait élevé un échafaudage en bambou aussi haut que la mâture d'un bâtiment, en y comprenant même les mâts de perroquet. Quatre hommes grimpèrent au sommet et s'y livrèrent à d'étranges bouffonneries. Puis tout d'un coup ils se précipitèrent dans l'eau, les uns par derrière, les autres par devant; ce qui fit peur à voir, à cause du mal qu'ils pouvaient se faire. Ils continuèrent ainsi jusqu'au soir. Quand la nuit fut venue, plus de deux cents pirogues garnies tout à l'entour de torches allumées descendirent le fleuve. Il y en avait dans le nombre, au centre desquelles on avait dressé très-habilement de véritables pyramides de cierges, de telle sorte que la rivière paraissait tout en feu.

Peu de jours après, nous fîmes une démarche auprès des grands de la cour pour hâter l'époque de notre retour au Cambodge et à Batavia. Les cadeaux qu'on nous fit à cette occasion nous causèrent une vive satisfaction : il y avait dans le nombre des chevaux de Perse (49) et une cuirasse; mais le Tévinia Tahom nous fit observer que nous

(48) On retrouve encore aujourd'hui sur les bords du Cambodge, et malgré la forêt qui a envahi l'emplacement de l'ancienne métropole du Laos, les vestiges de la terrasse d'où le roi assistait aux joutes et aux divertissements donnés sur le fleuve. Les ruines du palais sont à peu de distance dans l'intérieur.

(49) Ce n'est là qu'une dénomination basée sur une ressemblance fortuite et qui tient sans doute à la confusion des idées géographiques de l'époque. Il y a au Laos une race indigène de chevaux de petite taille, de formes très-élégantes et d'une vigueur remarquable.

ne pourrions décidément pas partir, et qu'il fallait remettre notre voyage à la saison suivante. L'eau était trop basse, les rapides trop dangereux. Sa Majesté désirait nous faire accompagner par un ambassadeur, et elle faisait préparer des cadeaux magnifiques, entre autres une boîte en or *syri pinang* (50) pesant deux cattis (51), sans ce qu'il y avait dedans, et d'énormes quantités de benjoin et de gomme laque.

Nous étions nourris pendant tout ce temps avec les mets du pays. Nous cherchions le plus possible à mettre des bâtons dans les roues aux gens de Siam, qui s'efforcent de monopoliser le commerce et d'accaparer tout l'or et toutes les espèces. Le roi était un partisan zélé de la liberté de commerce, et s'irritait de ce que les Siamois y missent des entraves. « Il est étrange, disait-il souvent, qu'on veuille empêcher dans ce pays de Siam ce qui est permis dans le monde entier. » Les marchands de Louwen se plaignirent amèrement à nous de toutes les vexations qu'ils avaient à endurer à Siam. On les forçait à se tenir avec leurs charrettes de marchandises dans des maisons spéciales qui étaient remplies d'espions, de façon à ce qu'ils ne pouvaient vendre qu'à certains grands privilégiés. Ceux-ci achetaient à bas prix les plus belles choses pour les revendre cher, et donnaient, en échange, à un prix très-élevé, les toiles que demandaient les Louwen (52).

(50) Boîte qui sert à contenir la noix d'arc et les feuilles de bétel qui forment les principaux éléments de la chique en usage chez toutes les populations de l'Indo-Chine et de l'archipel d'Asie. « Pinang » veut dire aréquier en langue malaise, et « siri » feuille de bétel.

(51) 1200 grammes.

(52) Depuis que la domination siamoise s'est appesantie sur le Laos, ce régime commercial ne s'est pas amélioré. Le roi de Siam a encore aujourd'hui, dans les provinces conquises, de petits mandarins qui trafiquent en son nom et qui échangent, à des taux obligatoires et fixés à l'avance, les denrées indigènes contre les marchandises européennes avariées ou dépareillées, achetées dans les fonds de magasins à Ban-Kok.

Il y avait à Siam cent charrettes appartenant aux Maures, qui ne pouvaient réussir à se défaire de leurs marchandises. Plusieurs vaisseaux de leur nation avaient été pris par les Portugais, qui venaient de perdre Malaca (53).

Le roi de Louwen désirait vivement de grands chiens, des chiens d'eau, des cacatoès, des pigeons d'Agra, des lapins de toutes couleurs, des « alcatijves (?) » longs et larges, et les toiles les plus fines.

Le sous-marchand (54) était fort malheureux de tous ces délais, et un des grands Tévinias le voyant souffrant, lui proposa d'user de la médecine des Louwen. Mais, comme celle-ci ne consiste guère qu'à danser, jouer et faire un vacarme épouvantable, dans le but de chasser les mauvais esprits, nous refusâmes d'en user, quoique notre peu de courage fît sourire les indigènes. Le roi cependant eut pitié de l'état de langueur du sous-marchand, et l'autorisa à partir. Il nous donna encore à chacun une jolie bague d'or. Le Tévinia Phra Lochan, qui aimait les costumes de Hollande, troqua un habillement européen complet, avec la chemise, les chausses et les souliers, contre un habit de soie de Louwen, une robe de soie et une poche de musc.

Le Tévinia Comphan, qui était le plus élevé après le roi, entretint le sous-marchand des causes de la froideur qui, depuis trois ans, existait entre ce prince et le souverain du Cambodge. Il y avait très-longtemps que les rois des deux pays s'étaient juré, dans l'île de Saxenham, une paix éternelle, qui devait être observée par tous leurs descendants de la façon la plus absolue. Aussi le roi de Louwen n'aurait-il eu garde de rompre le premier un pacte aussi solennel. C'est le roi du Cambodge qui, il y a

(53) On sait que les Hollandais chassèrent les Portugais de Malaca en 1641, et qu'ils furent aidés dans leur entreprise par les Malais d'Achen, de Bintang, etc.

(54) Wusthof touchait au terme de son engagement avec la Compagnie, et avait déjà demandé son rapatriement.

trois ans, en renvoyant sans la lire une lettre de son allié, avait élevé le nuage que les Hollandais, en qualité de neutres, pourraient peut-être dissiper. Un pareil procédé, dont on n'avait même pas donné les motifs, ne permettait pas au roi de Louwen de récrire une nouvelle lettre sans manquer à sa dignité; mais les Hollandais n'avaient qu'à faire savoir au Cambodge que le pays de Louwen ne demandait pas mieux que de maintenir l'ancien traité, et que si, de son côté, le roi de Cambodge voulait bien y consentir, il recevrait à ce sujet des communications satisfaisantes. Le sous-marchand se chargea de faire cette commission de son mieux, et le roi lui donna, à son départ (55), une coupe d'or de 150 florins, un habit de soie et dix balles de benjoin et de gomme laque.

II

DESCRIPTION DU ROYAUME DE LOUWEN DANS L'INDE ORIENTALE.

Partis le 24 décembre 1641 du royaume de Louwen, nous avons trouvé, après des recherches minutieuses, que ce royaume est entouré par six autres royaumes (56), et arrosé par un beau fleuve qui vient du Pégu, traverse le pays du Cambodge, et va se jeter dans la mer à une distance de 250 milles de la résidence du roi de Louwen (57).

(55) Il faut ajouter ici pour la clarté du récit que Wusthof laissa auprès du roi les deux assistants Willem de Goyer et Huybert Boudewynsz pour attendre les cadeaux destinés au général, et l'ambassadeur laotien qui devait les accompagner.

(56) Ces royaumes que l'auteur oublie de nommer sont la Chine, la Cochinchine ou Quinam et le Tong-King, qui formaient à cette époque deux royaumes distincts, le Cambodge, le Pégu et le Siam.

(57) La distance de Vien Chan aux embouchures du Cambodge, en suivant les sinuosités du fleuve, est de plus de 750 milles géographiques; il y a en ligne droite 600 milles environ.

A l'est du royaume de Louwen est le Quinam et le Tonquin. Les Chinois viennent une fois tous les deux ans trafiquer à Meunswae (58), place célèbre sur la frontière du royaume du Pégu; ils descendent le fleuve en pirogues, et apportent à ce marché des étoffes de soie et du musc. Le territoire de Louwen s'étend aussi entre la Chine et le Pégu.

Du royaume de Louwen au Siam, le voyage est très-pénible. Il se fait de deux manières; tantôt on se sert de chars à buffles: dans ce cas, on ne va que fort lentement en raison de la grande chaleur (59); il faut contourner chaque montagne et passer par des chemins si étroits que le moindre obstacle, la présence d'une bête féroce, une avarie dans l'une des charrettes, forcent le convoi, qui se compose de cent chars environ, à s'arrêter tout entier. Aussi, le voyage d'aller ne dure-t-il pas moins de cinq mois; au retour, les voitures sont moins chargées, et l'on ne met que trois mois. L'autre manière de voyager consiste à se servir seulement de buffles; chacun d'eux peut porter environ 220 cattis. On n'est plus obligé de contourner les montagnes, et l'on peut, en allant tout droit, faire le voyage en un mois; mais il faut que chaque voyageur ait, en outre, un buffle pour porter ses provisions particulières.

Les Siamois viennent au pays de Louwen tous les ans, en grand nombre, et troquent contre de l'or leurs vêtements rayés; les Louwen sont amateurs de jolies choses, et se défont facilement, pour les acquérir, de leurs métaux précieux.

(58) Je pense que Meunswae est la ville de Xieng Hai, aujourd'hui ruinée, mais, à l'époque de Wusthof, place importante située sur le Me Kok, affluent de la rive gauche du Cambodge.

(59) Le buffle, comme l'éléphant, ne peut cheminer sous le soleil qu'à condition de se baigner très-souvent; aussi, lorsqu'on ne doit pas rencontrer de rivière ou d'étang sur la route, doit-on s'abstenir de le faire marcher au milieu du jour.

Les forêts, les montagnes, les récifs qui encombrant le fleuve rendent les communications difficiles entre le Louwen et les pays voisins; aussi ce royaume est-il en paix. Il y a dix ans, il a eu cependant quelques démêlés avec le Pégu, que les Louwen ne craignent pas malgré sa puissance. 30 000 Péguans firent irruption sur les frontières, et n'étaient que l'avant-garde d'une armée plus nombreuse; mais ils furent promptement dispersés et mis en fuite. Depuis cette époque, le roi de Louwen entretient de ce côté de fortes garnisons.

Vers 1640, il s'est élevé quelques difficultés avec le Tonquin, à cause des longs retards que l'on fit éprouver à l'ambassadeur de ce pays. Lassé d'attendre, il quitta brusquement la cour. Les Louwen se font, à ce qu'il paraît, un point d'honneur de faire attendre aux ambassadeurs leur congé sept ou huit mois. Le roi de Louwen a pour concubine une fille du roi de Tonquin, et il est probable que ce différend n'aura pas de suite.

L'affaire avec le Cambodge, dont il a été question plus haut, ne fait pas non plus prévoir de guerre. Les Louwen, au point de vue commercial, ne peuvent guère se passer du Cambodge; et, de leur côté, les Cambodgiens tirent du Louwen une grande quantité de matières premières, surtout du coton, quand la récolte est insuffisante chez eux.

Le gouvernement du pays de Louwen se compose, en réalité, de trois mandarins, qui sont considérés comme les premiers du pays. Le Tévinia Assen, homme de quarante ans, paraît être le plus respecté des trois. Il commande les troupes et passe pour un militaire aussi prudent qu'expérimenté. Il est aussi gouverneur de la région où l'on trouve le benjoin (60), et il a le titre de lieutenant de Wincian. Si le roi venait à mourir, ce serait lui qui

(60) C'est la région comprenant le nord de la vallée du fleuve entre Houten et Vien-Chan, c'est-à-dire les provinces actuelles de Pompissay, Saniaboury, Poueune, etc.

gouvernerait le pays jusqu'à ce qu'il eût appelé au trône et couronné roi l'héritier légitime.

Le droit de succession au trône n'appartient qu'aux enfants nés d'une femme légitime, et les enfants nés de concubines en sont absolument privés. Le roi actuel n'a pas encore eu d'enfants de sa femme légitime, et n'a aucun parent du côté paternel; de sorte que le Tévinia Assen pourrait bien être appelé à lui succéder effectivement.

Le Tévinia Phra Lochan est âgé de quarante-huit à cinquante ans; il gouverne le Lochan et le pays de Namnoy, jusqu'à la frontière du Cambodge, ce qui lui fait donner le titre de Phra, ce qui signifie, — à ce que disent les Portugais, — vice-roi (61). Ce titre n'est porté que par lui seul. Après le Tévinia Assen, c'est celui qui jouit de la plus grande considération.

Le Tévinia Lanckan est âgé de trente-six ans environ, et s'occupe, avec les deux Tévinias précédents, de tout ce qui concerne les affaires de l'État. Sa fonction spéciale est la réception des ambassadeurs; mais il n'a aucune province sous son autorité, et son rôle est moins important que celui des deux premiers.

Ces trois Tévinias (62) ne sont pas de sang royal : les rois ont permis qu'ils tinssent ces charges de leurs ancêtres. Aucun membre de la famille royale n'avait été appelé jusqu'à présent à remplir des charges dans l'État. Le roi actuel, qui a succédé, il y a trois ans, à son frère aîné, lequel, après dix ans de règne, était mort sans fils

(61) Phra est un titre honorifique, usité également à Siam, et qui signifie, en pali, *saint, sacré*.

(62) Dans la transcription défigurée du nom de leurs charges, il faut reconnaître ici les titres de Muong Sen, de Muong Chau (*prononcez Kiao*) et de Muong Khang, ou mandarin de droite, mandarin de gauche et mandarin du centre, fonctionnaires qui forment encore aujourd'hui, dans toutes les provinces laotiennes, le conseil suprême du gouvernement.

légitime, a dérogé à cette coutume et a investi des fonctions de juges civils et criminels cinq de ses parents du côté maternel. Ils ont accès auprès de lui et peuvent le voir tous les jours, tandis que les trois grands entre les mains desquels se trouve le gouvernement ne voient Sa Majesté que tous les deux ou trois mois, à moins d'être mandés par elle, ou à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles.

Les revenus du royaume consistent en gomme laque, benjoin et or. Dans les endroits où il y a de l'or, on paye un hoy d'impôt par cent hommes domiciliés. Cinq hoy font un catty. — Cet impôt s'élève, pour tout le royaume, à deux *picol* environ par an (63).

La plus grande partie de cet or est donnée par le roi aux bonzes pour orner leurs pagodes et leurs nombreuses pyramides, qui sont toutes dorées. Il y a à peu près une pagode pour sept ou huit maisons; souvent on en rencontre deux ou trois à côté les unes des autres. Il n'y a guère de famille qui n'ait un de ses membres engagé dans la prêtrise, et ce corps païen est aussi nombreux que les soldats de l'empereur en Allemagne. Ces idolâtres font croire au peuple que Dieu est descendu du ciel dans le Louwen, et que toutes les idoles ont été façonnées à son image; ce dont ils s'enorgueillissent fort, et ce pourquoi ils disent que Dieu les a bénis au delà de ceux de Siam et du Cambodge, en leur donnant des temples d'une beauté incomparable et tant d'hommes saints (selon leur expression) et savants. Aussi, ajoutent-ils, les prêtres de Siam et du Cambodge viennent toujours passer dix ou douze ans dans le pays de Louwen pour y faire leurs

(63). Le picol est de cent cattis et vaut 61 kilogrammes environ. C'est l'unité de poids qui est aujourd'hui universellement adoptée dans les mers de Chine pour toutes les transactions commerciales. On voit que l'impôt en or du royaume de Vien Chan équivalait à 370 000 francs environ de notre monnaie.

études et recevoir leurs grades. Ce n'est pas là sans doute la véritable raison de cette dernière coutume ; elle tient plutôt à ce que les prêtres sont regardés comme des dieux dans le pays des Louwen, qu'ils ont comme nourriture tout ce qu'ils désirent, et plus de vêtements qu'il ne leur en faut ; enfin que, malgré l'hypocrisie apparente de leur conduite, ils mènent une vie licencieuse et violent le célibat qui leur est ordonné. Cela n'est point permis aux prêtres du Cambodge, qui, en pareil cas, sont livrés à la justice. Aussi les prêtres des deux pays se détestent-ils cordialement : ceux du Cambodge reprochent à ceux du Louwen de courir après les femmes, ce qui n'est pas digne ; et ceux-ci reprochent aux premiers de mendier leur nourriture auprès des passants, ce qui fait une tache à leur saint état en le rendant méprisable (64).

Il n'y a rien autre à dire sur leurs croyances, si ce n'est qu'ils apprennent aux gens à adorer leurs images et à sacrifier avec des cierges allumés, en faisant beaucoup de grimaces et de superstitions diaboliques. Ils promettent le plus grand bonheur à ceux qui leur donnent le plus, et

(64) A part ce dernier reproche que les prêtres du Louwen ne pouvaient adresser, au moins sous cette forme, aux prêtres du Cambodge, la mendication étant l'un des préceptes les plus rigoureux du bouddhisme, les observations naïves de Wusthof sont d'une grande justesse. Pour toute la péninsule Indo-Chinoise, le Laos est bien la terre sainte où la tradition religieuse place d'innombrables apparitions de Bouddha, et qui possédait jadis les sanctuaires et les images les plus vénérés. L'une des plus célèbres statues de Bouddha, pour les bouddhistes du sud, Phra-Keo, ou, selon la prononciation laotienne, Pha-Keo, faite, dit-on, d'une seule émeraude, se trouvait dans l'une des pagodes de Vien Chan. Lors de la prise de cette ville, en 1777, par Phaja-Tak, le restaurateur de l'indépendance siamoise, elle fut apportée à Ban-Kok où elle se trouve encore aujourd'hui. Le même esprit de tolérance, la même sévérité religieuse, distinguent encore de nos jours les mœurs du Laos et celles du Cambodge. Dans ce dernier pays, la violation du célibat des prêtres se punit de mort ; au Laos, on se contente d'administrer quelques coups de bâton au coupable et de le défroquer comme indigne.

savent, par ce moyen, tenir le peuple sous leur autorité. Bref, ils ont l'art de s'acquérir l'aveugle dévouement des hommes, tout en tapant joyeusement sur leur poche.

Tel est l'état où nous avons trouvé le pays de Louwen, que nous quittâmes au commencement de 1642. Malgré tout notre zèle, il ne nous a pas été possible d'en apprendre davantage. Nous allons maintenant nous mettre en route pour le Cambodge, et raconter ce qui nous est advenu dans ce voyage de retour.

III

VOYAGE DE RETOUR DU ROYAUME DE LOUWEN AU ROYAUME DU CAMBODGE.

Ce fut le 24 décembre 1641, au matin, qu'ayant tout chargé et arriiné dans nos pirogues, nous partîmes de Meunkock (65). Nous prîmes terre à une heure de là, auprès d'un temple où les prêtres idolâtres célébraient leur service à l'écart, dans les bois. Nous dûmes leur offrir quelques présents, en échange desquels ils devaient prier, — ils le promettaient du moins, — pour le succès de notre voyage.

Nous arrivâmes le soir à Huyloun, où nous achetâmes de la soie à bon marché, à 50 pour 100 environ de bénéfice. Dans l'après-midi, nous passâmes les rochers et bas-fonds de Keng-Hœon. Nous restâmes la nuit aux récifs d'Ahon (66). Entre jour et nuit, nous fîmes 6 milles malgré que les mariniers abordassent souvent pour avoir des ca-

(65) On se rappelle sans doute qu'il ne s'agit ici que du départ de Wusthof, et que les deux assistants hollandais restaient à Vien-Chan pour y attendre le retour des émissaires envoyés par le roi dans la région du benjoin.

(66) C'est le rapide nommé Keng Hang-Hong, au-dessus de Ponpissay.

deaux des habitants à l'occasion de notre départ. Ils disaient que ces dons intéressaient notre honneur; mais ce n'était là, de leur part, qu'un effet de leur honteuse avidité (67).

Le jour du nouvel an 1642, nous eûmes un fort courant et un soleil tellement chaud que nos gens ne purent ramer. Le 8 janvier, nous passâmes Lochan; le 9, nous arrivâmes à Phapanom, où nous restâmes au moins une heure et demie dans le sable. Le 12 au matin, nous y fîmes nos adieux au Radia Pourson, celui qui était chargé de régler l'affaire du Cambodge. Il fit alors savoir aux Cambodgiens qu'il enverrait au Cambodge, à l'époque des hautes eaux, des ambassadeurs chargés d'examiner le malentendu qui s'était élevé entre les deux royaumes.

Le 13, nous passâmes par Saymoen. Nous fûmes obligés, en raison des nombreux bancs de sable et du peu de profondeur de l'eau, de décharger de moitié toutes nos pirogues. Le 15, nous arrivâmes à Wangsaa (68), hameau de quelques maisons, où les mariniers et les habitants de Louwen vont en grand nombre pour acheter des liqueurs fortes. Le 17, nous nous échouâmes de nouveau, et il fallut décharger entièrement les pirogues. Un vent très-fort nous poussait sur les écueils, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Le fleuve était très-tortueux, et nous n'avancions que lentement. Nous arrivâmes le 20 janvier à

(67) Les bateliers des grands personnages, ambassadeurs ou mandarins, en voyage, doivent être défrayés par les habitants des villages où ils s'arrêtent, et naturellement ils abusent toujours de la frayeur qu'inspire la présence du seigneur dont ils forment la suite. Au début de notre voyage dans le Laos, nous avons eu les plus grandes peines à empêcher les pillages que commettaient nos bateliers indigènes partout où nous nous arrêtions.

(68) Probablement Bang-Say, village situé à peu de distance de Ban-Mouk. Quant à Saimoen, dont la prononciation flamande est Saimoun, il faut le chercher sans doute aux environs du groupe d'îles de Don Keo, où se trouvent en effet beaucoup de bancs de sable et de rochers.

Benhuyn (69), où nous devions changer de pilote. Le Tévinia de cet endroit n'en avait pas de disponible ; mais, par respect pour les ordres du roi, il en fit venir de Samphana et de Nawein. Le 25, nous courûmes un grand danger : le courant nous entraînait tant avec violence à travers les écueils, que c'était effrayant à voir ; notre salut dépendait de la bonne direction de nos pirogues, car si nous avions touché un seul instant, nous nous serions immédiatement cassé le cou contre les rochers. Nous passâmes ainsi beaucoup de bancs et d'atterrissements. Le 26, nous arrivâmes chez le Nappra de Samphana et de Nawein. Les Louwen étaient dans le plus grand émoi. Ils avaient découvert l'approche de cinquante à soixante charrettes chargées de fusils et venant du Cambodge, dont le roi, disaient-ils, avait prétexté une chasse pour leur faire la guerre. Il ne vient habituellement que dix à douze charrettes par an du Cambodge, et elles apportent des marchandises et non des armes. Le Nappra nous retint longtemps sous différents prétextes, disant qu'il voulait savoir ce qu'il en était de ces charrettes, et à quoi tout cela aboutirait. Mais à la fin, voyant notre impatience, et comprenant que notre empressement devait être agréable au roi, il nous procura encore une pirogue. Nous repartîmes le 10 février, et nous allâmes passer la nuit au rocher Siniang. Le 11, il fallut requérir encore huit hommes de Nawein, qui, pour une mesure d'arak, nous firent passer sains et saufs à travers tous les écueils au moyen de câbles en rotin. Nous passâmes devant une bourgade que des habitants avaient abandonnée de peur d'une guerre avec le Cambodge. Ils disaient aussi avoir vu plus de quarante charrettes chargées de fusils accompagnées par des gens ayant

(69) Wusthof veut peut-être désigner l'embouchure du Se Bang-Hi, rivière qui vient se décharger dans le fleuve à dix milles au-dessous de Ban Mouc.

les cheveux coupés (70). En réalité, c'étaient des charrettes qui venaient pour du coton, dont la récolte avait complètement manqué au Cambodge à cause d'une trop forte crue des eaux.

Le 10 mars (71), nous arrivâmes à un endroit appelé Srepangpho, où, il y a longtemps, les rois de Louwen avaient dû se réfugier devant ceux du Pégou, qui avaient fait la conquête de tout le pays d'en haut. Cela s'est répété trois ou quatre fois. C'est un endroit charmant. On y voit les plus belles rizières pendant 7 à 8 milles; elles sont très-régulières et très-soignées. Les cerfs et les chevreuils broutent là comme des agneaux, par troupeaux de plusieurs centaines. On y trouve également nombre d'excellents viviers remplis de poisson (72). Aussi les Louwen y relâchent d'ordinaire pour s'approvisionner de denrées de toutes sortes. Nos gens allèrent à la pêche, et l'un d'eux eut la jambe mordue par un crocodile.

Le 16 mars, nous passâmes devant Saxenham, où toutes nos marchandises furent transbordées. Le 25, nous vîmes les montagnes de Paphon, où, par les hautes eaux, le fleuve semble avoir au moins 1 mille géographique de large; aux basses eaux, il est plein de bancs de roches et d'écueils; mais il est deux fois aussi large que le fleuve de Batavia; il reste encombré d'arbres et d'îlots jusqu'à Sambabœr. Le matin, nous aperçûmes un tigre sur la rive, tout près de nous; à notre aspect, il se retira dans la forêt, où nous l'entendîmes rugir à plusieurs reprises comme

(70) Les Cambodgiens portent les cheveux coupés ras.

(71) La lenteur de ce voyage de retour, fait avec le courant favorable, ne peut s'expliquer que par de longues et fréquentes stations dans tous les villages rencontrés, stations imposées par les bateliers et motivées par les exactions dont il a été parlé plus haut.

(72) L'emplacement de Srepangpho, nom défiguré, comme la plupart des noms de ce récit, par l'addition d'un mot cambodgien, qui est ici le mot « *Sroc*, pays, village », doit être cherché sur la rive gauche du fleuve entre Bassac et Khong, près du groupe de montagnes appelé Phong-Pho.

s'il avait faim. Les Louwen tiennent ces rugissements, ainsi que le bramement des cerfs et le miaulement des singes, pour un signe de mauvais augure. Ils considèrent également comme un mauvais présage que quelqu'un éternue, que des serpents nagent au-devant des barques ou qu'un arbre sec perde ses branches sans qu'il y ait du vent. En pirogue, disent-ils, il ne faut jamais puiser de l'eau avec un pot, ni poser le pied à l'avant : faute de ces précautions, elle se perdrait infailliblement. Telles sont les niaiseries dont les livres de leurs prêtres sont remplis, et auxquelles ils croient fermement.

Le 27, nous arrivâmes à Bœtzong ; nos mariniers louwen allèrent offrir des sacrifices et allumer des cierges dans le temple en ruines, pour remercier leurs faux dieux de leur heureuse arrivée en ce point et pour leur demander un retour sans accident. Ils prononçaient leurs prières avec une telle émotion, qu'ils avaient presque l'air de sangloter. Ainsi, du reste, en agissent-ils chaque fois qu'ils ont à franchir un passage dangereux.

Le 30, nous fûmes portés par un fort courant au milieu d'îles très-rapprochées les unes des autres et d'arbres submergés, au delà desquels nous atteignîmes Sambabœr. Le 3 avril, nous passâmes devant Sambocq et Kintschoor. Nous passâmes la nuit du 7 à la montagne de Phan-Cangy ; le 11 au soir, après avoir franchi Panombin (73), nous nous arrêtâmes, — grâces en soient rendues à Dieu, — devant la loge de la Compagnie.

(73) Pnom-Penh ou les Quatre Bras, aujourd'hui le centre commercial du Cambodge et, depuis peu d'années, le lieu de la résidence du roi du Cambodge.

IV

RÉCIT DE CE QUI S'EST PASSÉ, PENDANT LE SÉJOUR DANS LE ROYAUME DE LOUWEN DES DEUX ASSISTANTS WILLEM DE GOYER ET HUYBERT BOUDEWINSZ.

Le 10 mars 1642, un ambassadeur du roi du Tonquin arriva à la cour de Louwen. Il apportait à Sa Majesté quelques fusils et quelques étoffes de Canton. Trois jours après, la lettre du roi du Tonquin, dont il était porteur, fut ouverte et lue dans un temple, et son contenu causa à Sa Majesté une telle irritation qu'Elle ne voulut recevoir ni la lettre ni les présents, qu'Elle déclara que le Tonquinois était ennemi et qu'Elle enjoignit à l'ambassadeur de repartir aussitôt.

Le 7 avril, d'après la manière de compter des Louwen, se trouva être le premier jour de leur année, qu'ils célèbrent avec de grandes fêtes. Le Tévinia Comphan vint chercher les assistants néerlandais pour les conduire à la cour. Ils s'y rendirent avec le maître Montip et deux Nappras. On leur avait préparé une maison à part d'où ils pouvaient tout voir, et on leur servit une collation sur des doulanghs. Avant l'arrivée du roi, il y eut quelques tournois à cheval. Vers le soir on entendit le cri de guerre, ce qui annonçait la venue de Sa Majesté. Elle traversa l'esplanade de la cour : les Néerlandais se mirent à genoux sur son passage et la saluèrent respectueusement. Après quoi, il y eut des jeux d'escrime et de pugilat dans lesquels les lutteurs étaient parés d'anneaux de cuivre. Ensuite il y eut de nouveaux tournois à cheval, des combats à l'épée et au bouclier, des combats de buffles. La séance se termina par des danses de femmes richement

vêtues. Le lendemain, on donna les mêmes jeux en y ajoutant un combat d'éléphants.

Cette époque du nouvel an paraît être en grande vénération chez les Louwen. Le 10, le roi se rendit avec toutes ses femmes sur le bord du fleuve. On avait construit, sur un banc de sable, plusieurs maisons de plaisance. Il fut rejoint là par tous les seigneurs de la cour, et tout ce monde se jeta, avec grande joie et à qui mieux mieux, de l'eau par tout le corps, de façon à s'inonder complètement les uns les autres sans que personne songeât à s'en plaindre.

Le 2 mai, arriva un ambassadeur de Siam, qu'on alla querir en grande pompe avec douze pirogues. On déposa la lettre dont il était porteur dans un temple, sous un dais d'or, et on la lut. Les présents furent apportés au même endroit. Ils consistaient en un paquet de beaux « caluncarijs » peints, un beau chiavonys rouge et un autre blanc, une boîte du Bengale et un « gingans ». Cependant les négociations tournèrent de telle sorte que, deux mois après, on défendit à l'ambassadeur de sortir, et qu'on le fit garder à vue. Il ne pouvait ni rien vendre, ni rien acheter, ni sortir seul. A Siam, les Louwen rencontrent la même défiance, tellement les deux nations se jalourent l'une l'autre.

Vers ce temps arriva un Tévinia de Bassacq pour offrir au roi de jeunes éléphants pris sur la frontière du Cambodge. La chasse aux éléphants se fait ici très-gentiment et sans danger. Quand l'époque en est venue, on enclôt de palissades ou de fascines un espace carré d'environ 20 milles. A l'une des extrémités sont pratiquées plusieurs fosses fermées par des trappes. Elles sont placées de telle sorte qu'il ne soit pas possible d'entrer ou de sortir de l'enclos par un autre endroit. Quelques Néerlandais furent priés un jour d'être de cette chasse : ils s'armèrent de fusils et de sabres, prirent leur bissac et

vinrent se placer avec les indigènes dans l'intérieur de cet enclos, où, pendant plusieurs jours, ils n'eurent que la terre pour lit et le ciel pour couvert. La chasse consistait à s'avancer peu à peu par groupes, en faisant le plus de bruit possible avec les armes à feu et des tambours, de façon à pousser les éléphants du côté des fosses. Une fois qu'ils sont tombés dedans, on les y laisse quelque temps en leur donnant à manger, et ils finissent par s'appriivoiser peu à peu. Alors on les donne au roi. Tous les monarques de l'Asie regardent ces animaux comme leurs fidèles esclaves et les exigent comme tribut de leurs sujets.

Le 7 juin, nous reçûmes la visite d'un certain malais envoyé par Pia-Tijn, fils aîné du Tévinia Pia Pawan (74), résidant dans une des plus grandes villes de ce pays, nommée Meungh-Pawa (75). Ce Malais nous demanda de faire à son maître le plaisir de l'aller voir, ce que nous fîmes. L'étonnement de ce personnage fut grand, car il n'avait jamais vu d'Européen. Il nous dit qu'il y avait dans son pays de grandes quantités d'or, de benjoin et de gomme laque à échanger contre de beaux vêtements de toute couleur et de cotonnades blanches. Il serait facile de réunir pour ce commerce jusqu'à soixante-dix livres d'or. Son père payait tous les ans dix cassis d'or d'impôt. Il ajouta que, quand nous reviendrions dans le pays de Louwen, nous n'aurions qu'à venir le voir et qu'il se ferait un plaisir de nous rendre tous les services en son pouvoir. La ville de Pawa est située à six journées de marche dans l'intérieur, au milieu de hautes montagnes. Après une causerie de trois ou quatre heures, nous retournâmes à Wincian.

Tout le mois suivant, il n'est survenu aucun incident

(74) Pia est probablement la contraction du mot Phaja, qui sert à Siam à désigner une catégorie de mandarins supérieure aux Phra.

(75) Peut-être Muong-Pha, situé dans le nord de Vien-Chan, et qui dépend aujourd'hui de Luang-Prabang.

qui mérite d'être signalé. Chaque jour, il descendait quelques barques chargées de marchandises du pays.

Le 2 juillet, nous reçûmes des lettres du sous-marchand Wusthof, datées du 13 mars, écrites à 16 milles environ au-dessous de Bassacq. Elles nous apprirent que l'assistant Jérémias de Wal et un contre-maître avaient été traîtreusement assassinés au Cambodge par les Portugais, et que le vieux et le jeune roi avaient été mis à mort, avec tous ceux qui leur étaient fidèles, par le Nappra Prétéra, le plus proche parent et l'héritier légitime du trône, dont il s'était ainsi emparé.

Vers cette époque, deux prêtres romains portugais (76) arrivèrent à Wincian, et offrirent au roi, en présents, deux petits chiens blancs, un « couri », un lapin et quelques rouleaux de belle soie d'or de Canton. Ils firent aussi hommage d'une lunette au conseiller Phra-Lochan pour

(76) Il s'agit ici de l'arrivée du jésuite piémontais Giovanni Maria Leria, qui était accompagné de quelques néophytes cochinchinois. Ni Alexandre de Rhodes, ni Marini, ni Martini qui racontent avec de grands détails le voyage du père Leria, ne lui donnent pour compagnon un autre missionnaire européen. Il est probable que les Hollandais, protestants et pleins d'antipathie pour la propagande catholique dont les Portugais, leurs ennemis jurés, avaient été les plus ardents promoteurs dans l'Indo-Chine, sont restés sans communication directe avec le père Leria, et qu'ils n'ont eu connaissance de ses faits et gestes que par le dire des indigènes. Ce qui tendrait à confirmer cette opinion, c'est que les trois auteurs cités plus haut qui reproduisent le récit de Leria, ne font aucune espèce d'allusion à la présence des Hollandais à la cour du roi de Vien Chan. Le père Leria avait déjà fait plusieurs tentatives pour pénétrer au Laos. En dernier lieu il était parti du Cambodge au mois d'avril 1642, avec une caravane de marchands laotiens qui retournaient dans leur pays. Il resta pendant cinq ans au Laos, malgré les intrigues et les accusations des bonzes, et ne quitta Vien Chan que le 2 décembre 1647 pour se rendre au Tong-King. Le roi du Laos lui envoya deux ans après un éléphant, en le priant de revenir ; mais le père Leria était parti pour le Cambodge, où le manque de missionnaires l'obligea à rester, malgré le vif désir qu'il avait de retourner au Laos. Depuis cette époque, aucun prêtre catholique n'a pu pénétrer dans cette partie de l'Indo-Chine.

qu'il appuyât la demande qu'ils avaient l'intention de présenter au Tévinia Assen, d'être autorisés à prêcher la religion chrétienne. Mais il leur fut répondu qu'ils n'en devaient rien faire, à moins qu'ils ne se conformassent aux croyances des Louwen, et, pour cela, il fallait qu'ils apprissent la langue du pays, qu'ils se fissent raser la tête et qu'ils revêtissent le vêtement des bonges après avoir étudié les livres sacrés et les rites des païens. Ces conditions ne convinrent pas aux prêtres portugais ; de tous les étrangers, cette nation est, d'ailleurs, la moins aimée par les Louwen.

Le 11 août 1642, nous fûmes appelés par le Tévinia Comphan pour recevoir notre congé. Après une longue conversation sur les choses rares qu'il y avait dans notre patrie et à Batavia, il insista beaucoup pour que nous revinssions le plus tôt possible. Sa Majesté, nous dit-il, était disposée à nous faire toutes sortes de faveurs et nous permettrait de trafiquer librement par tout son royaume. Il nous montra ensuite les présents que Sa Majesté envoyait à M. le général Van Diémen. Il y avait un doulangh d'or avec tous ses accessoires, d'un travail excessivement délicat, auquel était attachée la lettre du roi. Ceci fut remis au maître de bateau louwen, Montip, et nous quittâmes la cour le lendemain.

Sur notre route, nous devions être partout ravitaillés en riz et en vivres par égard pour le roi.

Le 1^{er} septembre, le gouverneur Phra-Buca, de la ville de Lochan, nous offrit un grand poisson et trois paniers de riz. Le 4 du même mois nous arrivâmes au village de Heunheen (77). On travaillait là à rebâtir un vieux temple

(77) Je pense qu'il s'agit ici du temple du Peunom, dont j'ai déjà parlé (voy. note 29), et que Heunheen n'est que ce dernier nom rendu méconnaissable à la suite de quelque erreur de transcription ou d'impression. Les reconstructions du *Tat* ou de la pyramide de Peunom ont été très-nombreuses, et le temple lui-même remonte à une époque fort reculée si

de pierre détruit par le tonnerre, il y avait plusieurs années. Il était déjà relevé avec ses pyramides, et parfaitement doré.

Arrêtés par les écueils, nous allâmes, le jour après, couper du bois dans les forêts qui se trouvent entre Samphana et Nawein ; mais nous nous sauvâmes bien vite en apprenant qu'en l'espace de six jours les tigres y avaient dévoré cinq personnes. Après avoir franchi de nombreuses cataractes et des récifs dangereux, nous arrivâmes le 17 septembre à Bassacq, qui est l'extrême frontière du pays de Louwen.

(Les deux assistants n'ont pas continué plus loin la relation de leur voyage.)

l'on peut en croire le *sotra* laotien qui s'y rapporte et dont j'ai essayé la traduction. D'après ce *sotra*, la relique que le Tat était destiné à contenir aurait été apportée « huit années sept mois douze jours après l'entrée de Bouddha dans le *nippan* ou nirvanah, » c'est-à-dire en 535 avant J.-C., si l'on accepte la chronologie singalaise. Cinq princes, parmi lesquels on trouve un roi du Cambodge et un souverain annamite, réunirent leurs peuples pour la construction du monument qui devait remplacer l'arbre sacré sous lequel la relique avait été provisoirement déposée. Les princes devinrent des saints après l'accomplissement de leur tâche. Vingt siècles après, en 1520, le Tat de Peunom était abandonné et son souvenir presque effacé de la mémoire des peuples, quand l'héritier présomptif de la couronne du Laos épousa la fille du roi du Cambodge. Celle-ci obtint de son beau-père la reconstruction du monument sacré. A partir de ce moment, le Tat subit toutes les vicissitudes des guerres qui ont désolé la contrée. La pyramide actuelle paraît ne remonter qu'à 1714. Le *Tour du monde* en donnera le dessin dans sa prochaine livraison. — Je dois ajouter, en terminant ces notes, que c'est également pour le *Tour du monde* qu'a été gravée la carte ci-jointe. Le directeur de la maison Hachette a bien voulu m'autoriser à faire profiter de cette gravure le *Bulletin* de la Société.